A vibrant, abstract painting by Jean-Michel Basquiat. The composition is filled with bold, expressive brushstrokes and a variety of colors, including black, white, red, blue, yellow, and orange. The artwork features a large, dark, circular shape in the center, possibly a portrait of a person, surrounded by a chaotic mix of symbols, text, and organic forms. The style is raw and energetic, characteristic of Basquiat's urban aesthetic.

POLYEUCTE

Pierre Corneille

mise en scène
François Rancillac

POLYEUCTE de Pierre Corneille

Mise en scène François Rancillac

Scénographie Raymond Sarti

Lumière Guillaume Tesson

Costumes Sabine Siegwalt

Son et musique Sébastien Quincez

Distribution en cours

Production : Cie Théâtre sur paroles

Coproduction (en cours) : Maison des Arts du Léman (Thonon/Evian), Comédie de Saint-Etienne/CDN, Le Bateau Feu/SN de Dunkerque, CDN de Béthune, L'Azimut (Châtenay-Malabry), L'Onde (Vélizy),...

N'en déplaise aux classiques Larousse, je ne suis pas sûr que *Polyeucte* soit vraiment une pièce religieuse. Certes, ce prince arménien qui plaque sa femme et sa situation pour aller profaner un temple romain – pardonnez la brutalité du résumé – n'a que le nom de Dieu à la bouche. Mais jamais le moindre soupçon de mysticisme, ni même de vraie religiosité.

Car si Polyeucte renonce effectivement au monde, ce n'est pas par souci d'abnégation ou désir mystique de se perdre en Dieu, mais bien au contraire par intérêt : pour se retrouver enfin, lui, et lui seul. Dieu, pour Polyeucte, n'est pas le souverain des souverains auquel on se soumet, mais le modèle idéal de toute-puissance qu'il s'agit d'égaler : Dieu, c'est le héros cornélien réalisé ; le christianisme, un bel alibi pour un projet purement égocentré ; et le martyre, un visa pour l'éternité. Est-on si loin de ce qui anime un djihadiste d'aujourd'hui ?

François Rancillac

Production et diffusion

Marie Leroy

06 50 44 59 24 – theatresurparoles@gmail.com

SYNOPSIS

Acte 1

Mélitène, capitale de l'Arménie, sous tutelle de l'Empire romain au IIIème siècle de notre ère. Il fait nuit encore, et tout le monde dort dans le palais silencieux. Néarque piaffe d'impatience : pourquoi son ami Polyeucte (arménien comme lui, mais prince de sang royal) n'est-il pas au rendez-vous pour aller se faire baptiser (clandestinement, bien sûr, puisque la secte des chrétiens est alors violemment persécutée) ?! Polyeucte apparaît enfin, tout penaud : malgré sa nouvelle foi transmises par son mentor, il ne peut suivre Néarque : Pauline (fille de Félix, le gouverneur romain, qu'il a épousée il y a à peine quinze jours et dont il est fou amoureux) a fait un horrible cauchemar : elle a vu en rêve Polyeucte poignardé à mort à la fois par des chrétiens, par son père et par Sévère (son premier et grand amour rencontré à Rome, auquel elle dut renoncer sur ordre paternel, le jeune officier étant désargenté – Sévère, de désespoir, s'était alors jeté au-devant de la mort sur le champ de bataille...) ! Pauline, en bonne Romaine, croit à la valeur prédictive d'un rêve – aussi absurde soit-il : elle a fini par arracher à son jeune mari le serment qu'il ne sortirait pas du palais de toute la journée !...

Néarque, furibard, conseille, menace, exhorte Polyeucte à préférer le salut de son âme aux vapeurs d'une femme (!). Perdu et bouleversé, Polyeucte réalise soudain que son amour fou pour Pauline contredit sa libre volonté, l'empêche d'être lui-même, d'être à lui-même... Il s'enfuit avec Néarque dans la nuit, malgré l'affolement de Pauline, réveillée par la dispute entre les deux hommes...

Le cauchemar de Pauline disait-il vrai ? Car Félix surgit, catastrophé : Sévère, qu'on croyait mort au front, arrive en Arménie !!! Et il est depuis devenu un héros national et même le favori de l'empereur Décie (dont il a sauvé la vie au combat) ! Il vient à Mélitène officiellement pour fêter en fanfare la toute-puissance de l'Empire romain définitivement imposée aux « Barbares », mais Félix devine qu'il vient surtout chercher sa fiancée, auréolé qu'il est maintenant de gloire et de richesse ! Il demande à Pauline de le recevoir d'abord pour l'amadouer, afin qu'il ne se venge pas par dépit sur le père qui l'a jadis dédaigné ! Pauline, qui se sait toujours profondément amoureuse de Sévère (et ne s'en cache d'ailleurs pas), refuse fermement : elle craint, non pas de faillir à sa dignité de femme mariée, mais de souffrir et de faire souffrir. Félix s'énerve, s'emporte : c'est un ordre !

Acte 2

Sévère, épris plus que jamais de sa fiancée romaine, manque de s'évanouir quand il apprend que Pauline est mariée – et depuis seulement quinze jours !... Les retrouvailles des deux amants sont terribles, pleines de colère, de désir frustré et de pleurs, jusqu'à ce que Sévère concède qu'il n'y a désormais pas d'autre choix que de se séparer à tout jamais - une seconde et dernière fois. Les célébrations au temple achevées, il quittera immédiatement Mélitène... pour aller mourir à nouveau ?

Débarque Polyeucte, tout sourire : vous voyez, tout va très bien, Madame ma femme ! Et il rencontrera bien sûr Sévère au temple avec tous les honneurs qui lui sont dus ! Mais une fois seuls, Néarque rattrape Polyeucte par le collet : comment peut-il, à peine baptisé, aller s'agenouiller comme si de rien n'était devant des idoles ?! Mais si Polyeucte compte bien aller au temple, c'est justement pour les renverser, ces idoles ! Et si cela doit entraîner une condamnation à mort immédiate, c'est justement ce qu'il cherche !

Néarque tente de réfréner son excès de zèle et l'exhorte à vivre en humble serviteur du Christ pour convertir et sauver discrètement d'autres âmes et participer ainsi à l'avènement de la vraie foi. Mais Polyeucte n'en démord pas : il ira provoquer les dieux romains sous les yeux même du gouverneur d'Arménie (Félix) et du représentant de l'Empereur (Sévère) ; il prouvera à la face du monde qu'il est plus fort que la peur de la mort ! Abasourdi et ébranlé, Néarque se laisse peu à peu convaincre à le suivre au temple - et donc au martyre...

Acte 3

Toute la ville s'est rassemblée au temple pour apercevoir Sévère, le héros du jour ! Seule Pauline s'est terrée au palais, ruminant ce songe incompréhensible qui l'inquiète tant... Sa confidente (arménienne) Stratonice déboule soudain, couverte de poussière, hagarde, choquée : elle révèle en hoquetant à Pauline que son mari est en fait un infâme chrétien, un ignoble terroriste qui a osé blasphémer les dieux en plein office avant de profaner les vases sacrés et renverser leurs statues sur la foule paniquée ! Pauline défaille mais accuse le coup : malgré son crime infect, Polyeucte reste son époux : elle doit le sauver de la mort !

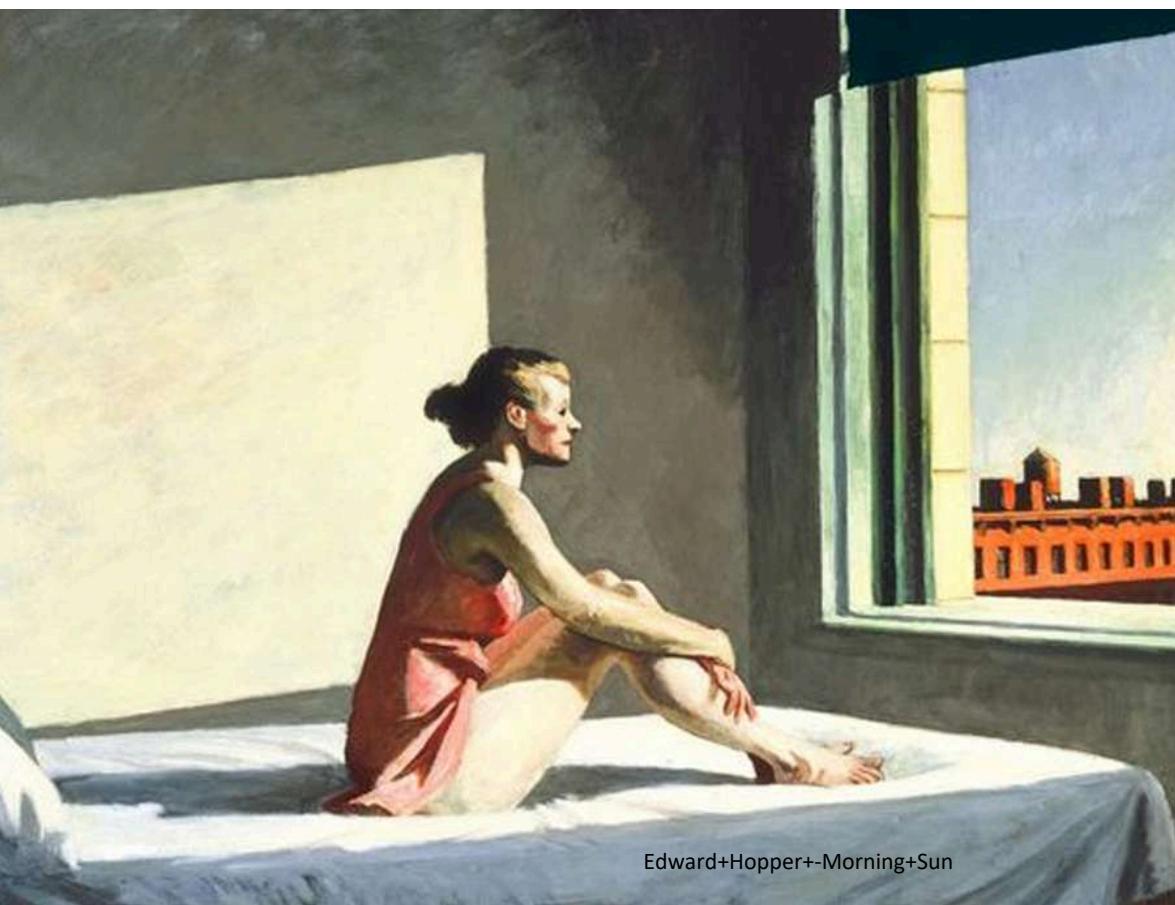
De fait, Félix commence par la rassurer : alors qu'il devrait le faire exécuter illico presto (comme l'exige l'Empereur), il accorde à son gendre une porte de sortie : Polyeucte, obligé d'assister à l'exécution sanguinaire de Néarque, reculera devant tant de souffrance et reniera spontanément son hérésie ! Mais au contraire, lui rétorque Pauline : même si c'est pour nous incompréhensible, plus les chrétiens souffrent, plus ils en jouissent ! Polyeucte, plein de sa toute nouvelle foi, ira jusqu'au bout de son projet suicidaire ! Il faut le gracier malgré lui !

Acte 4 et 5

La suite lui donne hélas raison : Polyeucte, discrètement exfiltré de sa prison et incarcéré au palais (pour éviter que la foule ne se révolte en sa faveur, ne pouvant supporter qu'un prince de sang arménien soit exécuté par le colonisateur romain) n'a qu'une idée fixe : mourir au plus vite ! Les appels à la raison, au devoir, à l'affection filiale, à l'amour conjugal - rien n'arrive à l'ébranler. Pour le sauver contre lui-même, Pauline use de tout son pouvoir à la fois de fille (sur Félix), d'épouse (sur Polyeucte) et même d'amante (sur Sévère - qui espère un moment pouvoir récupérer son ex-fiancée...) en l'exhortant – au nom de leur amour et de leur estime réciproque - à sauver lui-même Polyeucte, son propre rival !

Mais rien n'y fait : Polyeucte s'obstine et refuse toute concession, usant même de la provocation et du blasphème pour obtenir sa mort. Félix, s'il tangue un moment, est au fond bien trop paniqué à l'idée de perdre son poste sinon sa vie en transgressant l'ordre impérial : il éructe enfin l'ordre d'exécution ! Rideau ? Que nenni ! Pauline, qui a suivi son mari jusqu'à son billot, revient toute dégoulinante de son sang... baptisée, dit-elle ! Ciant sa foi nouvelle, elle exige de son père une mort immédiate !

Mais Félix, hébété, se convertit à son tour... et réclame à Sévère qu'il les exécute tous les deux sur le champ ! Dernier coup de théâtre : Sévère (qui n'a jamais caché son esprit de tolérance et qui, pour avoir côtoyé des chrétiens au front, sait combien, et malgré tous les préjugés racistes en vigueur, ils ne sont en rien les dangereux ennemis de l'Etat que l'on prétend) prend sur lui de gracier Pauline et Félix et de défendre la cause de la liberté de culte auprès de l'Empereur...



Edward Hopper - Morning Sun

Polyeucte au cœur du projet cornélien

Néarque - *Vous voulez donc mourir ?*

Polyeucte - *Vous aimez donc à vivre ?*

Polyeucte, Acte II,6

Retour à Polyeucte

A l'instar d'Astérix, moi aussi je suis tombé très jeune dans un chaudron : celui du théâtre de Corneille, qui me poursuit quasiment depuis mes débuts de metteur en scène. En 1990 déjà (j'avais donc seulement 27 ans), je mettais en scène *Polyeucte* au Théâtre de Gennevilliers-CDN et en tournée. Cette pièce ne m'a jamais vraiment quitté, et je l'ai très régulièrement fait travailler à de tout jeunes acteuriices en formation – même si, peu à peu, s'imposait à moi son double « comique », *La Place Royale*, pièce flamboyante et noire, que j'ai enfin mise en scène au Théâtre de l'Aquarium (Cartoucherie) en 2014.

Par les hasards de la vie théâtrale, diverses écoles supérieures et conservatoires m'ont régulièrement demandé ces derniers temps d'assurer des ateliers sur l'alexandrin, que j'ai - par plaisir et aussi pour mieux le faire connaître - systématiquement axés sur Corneille et, entre autres pièces, sur *Polyeucte*.

Non seulement j'ai retrouvé à plein la jubilation de cette langue si belle et si intense, la folie de ces situations inextricables chaque fois poussées à l'extrême. Mais j'ai réalisé aussi (et les jeunes acteuriices avec moi) combien Polyeucte « sonnait » aujourd'hui encore plus fort que naguère – avec la montée en puissance depuis 20 ans des radicalismes religieux et politiques de tous bords ...

Corneille évidemment n'avait pas « prévu » cela et il serait stupide de faire de *Polyeucte* l'illustration de notre triste actualité. Mais la logique à l'œuvre dans cette pièce de 1648, cette course folle à la mort de ce prince arménien ont sûrement beaucoup à voir – par-delà les contextes historiques, politiques et religieux – avec ce qui se trame chez ces jeunes gens d'aujourd'hui qui sont persuadés (et ont été persuadés) qu'il n'y a pas plus grande réalisation de soi, pas de plus grande réussite dans la vie que de la sacrifier dans la mort la plus sanglante. *Polyeucte*, par-delà la jouissance théâtrale qu'elle procure, peut aussi nous aider à mieux comprendre cette quête de salut aussi radicale que morbide qui semble tenter toujours plus une partie de notre jeunesse d'ici et d'ailleurs...

Un théâtre romanesque

Tout le théâtre de Corneille, nourri d'épopées chevaleresques, de romans espagnols, est d'abord un festival ininterrompu de situations survoltées et paroxystiques, de retournements imprévisibles, un théâtre où la sensualité est omniprésente, où l'on aime à en mourir, où l'on pleure, où l'on rit, où l'on est prêt à tout pour faire de sa vie un destin. A l'inverse du cliché qui leur colle aux basques, les pièces de Corneille (les comédies comme les tragédies, qui travaillent en fait les mêmes questions, même si les « décors » diffèrent) sont tout sauf compassées et ennuyeuses : elles sont au contraire hyperactives et frénétiques - et pleines d'humour aussi (les jeux de mots sont légion dans Polyeucte, comme le célèbre vers explicitement libidineux : *Le désir s'accroît quand l'effet se recule* – acte I,1).

Le théâtre de Corneille est aussi un laboratoire de pensée : au fil de ses 33 pièces se construit obstinément une réflexion éthique et politique aiguë, parfois même radicale (sinon scandaleuse), sur le sens qu'on peut donner à nos existences en ce bas-monde dans toutes ses dimensions : intimes, sociales et politiques.

Car qu'est-ce que véritablement être un Homme ?

Mourir pour vivre absolument

La réponse de Corneille est claire¹ : être un Homme (avec un grand H car cela concerne chez lui autant les femmes que les hommes !), c'est pouvoir en toute liberté exercer sa volonté ; c'est donc se libérer de tout ce qui peut entraver la maîtrise de soi-même et des autres : à commencer par le poids de la famille (les rapports père/fils ou fille sont souvent terribles chez Corneille), de la société (le projet cornélien ne concerne évidemment que des aristocrates dotés de rang et de fortune) ; mais il s'agit aussi de s'émanciper de toute autorité fût-elle royale (Corneille a été parfois traité d' « anarchiste de droite » !), fût-elle divine : ainsi Polyeucte se convertit au christianisme non pour servir humblement son nouveau dieu mais pour l'égaler !.

Être absolument libre suppose aussi d'échapper à la fragilité de son corps, lieu des plaisirs et de l'amour (et quand on aime, chez Corneille, on aime follement, on est envahi par l'être aimé !). Bien pire : le corps est surtout la marque infâmante de notre mortalité, étant sujet aux maladies, aux affres du temps (*Ô vieillesse ennemie...*) et à l'inéluctable mort.

Bref (en caricaturant à peine), pour être pleinement un Homme, il faut se libérer de tout ce qui détermine notre condition humaine : la famille, la société, le corps et ses passions, le temps, la finitude ! Donc, pour vivre absolument à soi, chez Corneille, il faut mourir – volontairement, bien sûr, et au plus vite, et le plus glorieusement possible : c'est-à-dire en duel, au combat, et surtout en public. Car le maître n'existe que dans le regard subjugué des autres : l'héroïsme aussi exige des spectateurs !

¹ Cf la thèse lumineuse et passionnante de Serge Doubrovsky, *Corneille ou la dialectique du héros* (ed. Gallimard)

Polyeucte : une pièce chrétienne ?

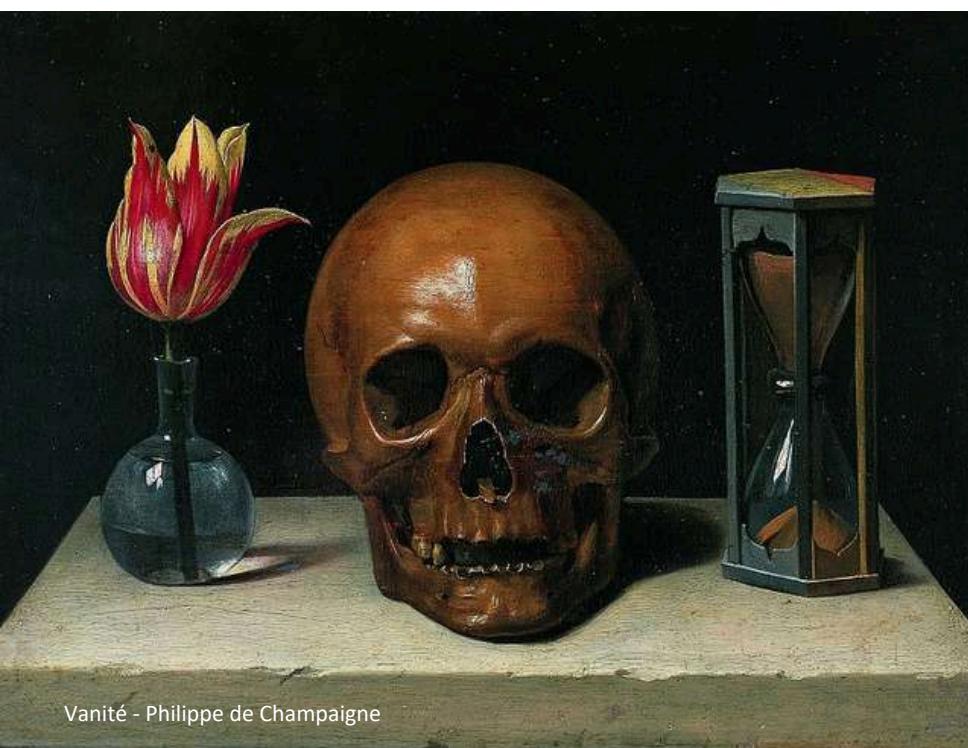
Il est très rare qu'un homme n'essaye pas, comment dirais-je ? d'échapper à la condition humaine. Être plus qu'homme : être dieu. Chimère, me direz-vous, mais voilà bien ce qui nous obsède...

André Malraux,
La Condition humaine

Polyeucte, prince de sang royal, a visiblement tout pour être heureux (selon le commun des mortels) : le rang, la richesse, la main de la plus belle des femmes, un avenir assuré. Mais ce matin-là, il prend soudain conscience qu'il est prêt à remettre en question ses propres choix (sa conversion au christianisme) juste pour complaire à Pauline : il réalise douloureusement qu'il n'est plus maître de sa volonté, qu'il est entravé par l'amour et par cette délicieuse existence qui le comble... mais le perd ! Alors, dans un sursaut terrible, il sacrifie tout pour se retrouver enfin : il s'arrache des bras de la femme qu'il adore, justement parce que cet amour le possède ; il renonce en choisissant le camp des parias que sont les chrétiens à la réussite sociale, justement parce qu'elle le fascine ; il renonce à son corps et à sa vie, justement parce qu'ils lui imposent les filets de la passion, les aléa du sort et la déréliction du temps.

Contrairement au « nihilisme » chrétien (si bien analysé par Nietzsche), il ne s'agit pas en mourant en martyre de renoncer à soi au nom d'une cause supérieure. Au contraire : si Polyeucte veut en finir ici-bas, violemment et publiquement, c'est pour se retrouver lui-même « là-haut » en tant qu'absolu et pure toute-puissance. Dieu n'est pas le « maître de toutes choses » auquel il souhaite se soumettre : Dieu est pour Polyeucte le modèle idéal de souveraineté qu'il s'agit d'égaler : une fois mort, Polyeucte s'imagine pouvoir regarder « *Dieu face à face* » (acte V,2) - rien que ça !

D'où l'ambiguïté de cette "tragédie chrétienne" (qui a chiffonné le public chrétien dès sa création). Car dans quelle mesure Polyeucte, en choisissant de mourir pour Jésus-Christ, ne meurt-il pas d'abord pour sa propre gloire ? Autrement dit : dans quelle mesure Polyeucte n'instrumentalise-t-il pas (plus ou moins consciemment) l'ascétisme chrétien et son apologie du sacrifice pour mener à bien son propre projet de libération héroïque, pour devenir un quasi-dieu ?



Dans la tête d'un fanatique

Moi, la mort, je l'aime comme vous aimez la vie.

Mohammed Merah

Qu'est-ce qui peut pousser aujourd'hui un jeune homme ou une jeune femme sans histoires, sans pratique cultuelle ou militante, à endosser l'idéologie nihiliste d'un extrémisme religieux ou d'une officine fascisante raciste et identitariste, qui prône la violence voire le meurtre, quitte à y sacrifier sa propre vie ? Les raisons de ces dérives soudaines sont évidemment multiples (psychologiques, sociales, historiques, etc.). Mais elles sont le plus souvent incapables d'expliquer le passage à l'acte, et nous laissent face au vertige de l'énigme.

La sidération est encore plus grande quand il s'agit de personnes a priori « bien sous tous rapports », qui ont « tout pour être heureux » et dont l'avenir s'annonce tel un tapis rouge déroulé à leurs pieds - à l'instar de Polyeucte (rappelons que plus de la moitié des jeunes prêts à partir pour rejoindre Daesh provenaient des classes moyennes voire supérieures !). Evidemment, cette fascination pour une telle radicalité morbide est propre aux 20ème et 21ème siècles : Corneille et ses contemporains ne pouvaient pas même en imaginer les termes et le contexte. Pourtant, les échos sont multiples entre l'extrémisme soudain de ce jeune prince arménien et celle des jeunes converti.es à l'islamisme d'Al-Qaïda, de Daesh et consorts...

La « radicalisation » de Polyeucte

→ Je l'ai déjà évoqué : dès l'ouverture du rideau, on découvre un Polyeucte complètement perdu, déchiré : il avait secrètement choisi d'endosser la foi chrétienne transmise en toute discréption par son ami arménien Néarque ; or, le matin du baptême (clandestin), il est prêt à y renoncer, juste pour soulager les angoisses de son épouse qui avait fait un mauvais rêve ! Il réalise alors douloureusement qu'il est comme « sous emprise » : son amour fou pour Pauline l'enchaîne, bride l'exercice de sa volonté et le nie comme sujet libre et souverain. Aller au baptême, dès lors, ce n'est plus tant intégrer la nouvelle Eglise : c'est rompre son serment à Pauline de ne pas quitter le palais de la journée : c'est se libérer de son amour.

Et une fois baptisé, il se précipitera au temple pour crier à la face du monde que « Dieu est grand », renverser les idoles sur la foule des impies et donc se faire arrêter et exécuter. Cette mort héroïque (qu'il lui faudra pourtant attendre encore trois actes...) est (croit-il) un passeport pour accéder au paradis des héros, à la gloire de ceux qui ont su affirmer leur toute-puissance en dédaignant publiquement la vie et ses vains plaisirs. Il y a donc bien chez Polyeucte comme une instrumentalisation du christianisme à des fins toutes personnelles, qu'il détourne (et trahit ?) pour résoudre son angoisse et survaloriser via le martyre un ego en déroute.² Ce faisant, pensant pouvoir s'arracher ainsi à l'emprise amoureuse qui l'empêche de vivre pleinement, il se soumet à une autre encore plus puissante, qui le voue à la mort.

Cela résonne fortement avec ce que plusieurs analystes du terrorisme promu par Al-Qaïda et Daesh nomment « l'islamisation du radicalisme »³: il y a d'abord chez la plupart des jeunes occidentaux tentés par le djihadisme un grand malaise existentiel, le sentiment d'une perte de sens intime et sociale, d'être floué entre l'attente d'un monde plus vrai et plus juste et un quotidien terriblement banal, ce qui incite à la désespérance sinon à la colère. Pour ces jeunes (qui sont le plus souvent très éloigné.es de toute pratique religieuse), l'intégrisme islamiste offre un formidable argumentaire radical clé en main et prémaillé pour pouvoir justifier leur rejet du monde tel qu'il va mal et ennobrir en martyre son désir d'autodestruction.⁴ Et cela les fait passer d'une emprise (familiale, le plus souvent) dont ils/elles cherchent à se déprendre, à une autre, encore plus destructrice.⁵

Pourquoi l'angoisse, la perte de sens et de repères et les difficultés de la vie poussent-elles si souvent à se perdre tout entier dans les idéologies les plus simplistes, réactionnaires, xénophobes et violentes, pour ne pas dire fascisantes ? Pourquoi un besoin vital d'affirmation de soi et de liberté se réfugie-t-il dans la prison morbide des pires radicalisations réclamant l'annulation de tout jugement critique, le sacrifice de soi et la haine de « l'autre » ? C'est sans doute la maladie du monde d'aujourd'hui.

² « Les prétendants au martyre qui veulent imposer la charia au monde ne se soumettent pas à Dieu mais s'approprient son autorité en leur nom propre pour commander les autres. Le discours djihadiste donne une justification à leur recherche de toute-puissance. (...) Fethi Benslama parle de "surmusulman" pour définir ce nouveau converti qui veut transgresser la loi au nom de LA loi, une loi supposée au-dessus de toutes les lois humaines, à travers laquelle il surmonte son malaise existentiel, anoblit ses tendances asociales voire sacrifie ses pulsions meurtrières. » - Dounia Bouzar et Serge Hefez - *Je rêvais d'un autre monde*
« Le "surmusulman" recherche une jouissance que l'on pourrait appeler "l'inceste homme-Dieu" - lorsqu'un humain prétend être dans la confusion avec son créateur au point de pouvoir agir en son nom, devenir ses lèvres et ses mains. (...) Dans ce scénario, mourir revient à rejoindre Dieu au sens de prendre sa place. Contrairement aux croyants qui « se soumettent à Dieu », le fanatique veut remplacer Dieu. » - **Un furieux désir de sacrifice - Fethi Benslama**

³ **Le djihad et la mort – Olivier Roy ; Les âmes errantes - Tobie Nathan**

⁴ « "Je ne sais plus où j'habite", disent souvent les jeunes pour exprimer tout à la fois la perte de repères, l'instabilité, le flottement, les doutes et les interrogations propres à leur âge. Nombreux sont ceux qui rêvent d'un autre monde, souffrent d'un déficit de sens, rêvent d'accomplir de grandes choses, de se mettre au service de l'humanité souffrante en combattant l'injustice. La radicalisation vient ici combler ce manque de sens en leur donnant un cadre, des repères, un idéal, en leur apportant des réponses univoques dans un monde dont la complexité les paralyse. Plus besoin de se questionner par soi-même : La radicalisation et le groupe qui l'orchestre leur offrent un corpus de réponses toutes faites qui les met enfin à l'abri de tous leurs tourments existentiels. (...) A ceux qui ont une revanche à prendre sur une société qui les laisse à la marge et ne leur offre aucune perspective, le martyre et le sacrifice promettent une sortie de l'anonymat et une célébrité faisant office de gloire qui vient venger l'insignifiance de leur vie. » **Dounia Bouzar et Serge Hefez - Je rêvais d'un autre monde**

⁵ « Tout ce qui fait obstacle à la désaffiliation « normale » de l'adolescent risque alors de le pousser à retourner la violence de l'emprise familiale contre lui-même : tentative de suicide, anorexie, boulimie, toxicomanie, scarifications et... radicalisation - passant d'une prise de tête à une autre, d'une emprise à une autre, la liberté recherchée ne faisant que renforcer la dépendance » **Dounia Bouzar et Serge Hefez - Je rêvais d'un autre monde**

→ Depuis une dizaine d'années, des psychologues, psychanalystes, sociologues, etc. travaillent à analyser le processus de radicalisation (quels en sont les signaux – forts ou faibles - qui pourrait pousser au passage à l'acte ?) et surtout à imaginer des stratégies de « déradicalisation » : comment dénouer, détricoter le corset idéologique et psychique dans lequel les prétendants au djihadisme ont pu s'enfermer jusqu'à l'asphyxie, afin de proposer d'autres manières de penser, de ressentir son existence au monde, pour réinstaurer du dialogue, c'est-à-dire de l'altérité ?⁶ Lourde tâche, délicate et fragile...

Les deux derniers actes de *Polyeucte* mettent en scène l'énergie désespérée déployée par Pauline et Félix pour ramener un époux et un gendre à la raison, c'est-à-dire à la vie – lui qui n'a qu'une obsession : mourir et au plus vite ! Mais cette tentative de « déradicalisation » échoue lamentablement : ils font face à un mur sur lequel bute chaque argument, retoqué avec maestria par Polyeucte qui a systématiquement réponse à tout, tant son argumentation est bétonnée, auto-suffisante et auto-satisfait. Ainsi, dans une sublime scène où Pauline vient le visiter comme au parloir d'une prison (acte IV,3), elle lui évoque d'abord avec force louange son rang, ses mérites, sa bravoure au combat, ses talents pour la vie ; elle lui rappelle qu'il a des devoirs envers son pays, son peuple, son empereur, etc. Rien n'y fait : Polyeucte balaie d'un revers de main ces chimères illusoires et dérisoires, alors que le martyre lui promet un « bonheur assuré et sans fin », enfin libéré de tous les aléas de l'existence.

Pourquoi s'échiner à vivre quand le Paradis lui ouvre ses portes ? Alors Pauline craque : et elle, dans tout ça ?! Elle qui a accepté d'être sa femme ; elle qu'il dit adorer et qu'il rejette maintenant pour profiter en solitaire de sa prétendue félicité divine ! C'est bien la question de l'altérité que Pauline lui renvoie avec émotion en pleine face : la présence de l'autre dans l'existence, l'autre avec qui on a choisi de vivre, l'autre que l'on désire... Alors Polyeucte (bien malgré lui toujours amoureux de sa femme) frémit, défaille, mais... se reprend : il cherchera même à la convertir de force ! La scène finit dans un fiasco total, un dialogue de sourds magnifiquement écrit avec son jeu d'échos inversés :

Pauline - *C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?*

Polyeucte - *C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.*

Pauline - *Imaginations !*

Polyeucte - *Éternelles clartés !*

Pauline - *Étrange aveuglement !*

Polyeucte - *Célestes vérités !*

Pauline - *Tu préfères la mort à l'amour de Pauline ?*

Polyeucte - *Vous préférez le monde à la bonté divine !*

(Acte IV, 3)

Ce qui résonne évidemment avec le sinistre slogan de Daesh : « *Nous gagnerons parce que nous aimons la mort plus que vous n'aimez la vie.* »

⁶ *Comment guérir un fanatique* - Amos Oz

Ainsi Polyeucte, guerrier émérite et héritier du trône d'Arménie, a renoncé à tous ses droits pour « collaborer » avec l'occupant (jusqu'à épouser la fille du Gouverneur romain). Certes, cela semble ne poser aucun problème à quiconque dans cette Cité entièrement soumise au pouvoir de Rome. Elle en a d'ailleurs adopté les dieux et les rites ; et elle se précipite en foule au Temple pour fêter triomphalement l'arrivée du héros Sévère, promu favori de l'Empereur Décie pour lui avoir miraculeusement sauvé la vie sur le champ de bataille.

Mais il faut se méfier de l'eau qui dort : malgré son apostasie honnie par tous, malgré la violence de son attentat commis au Temple, la foule arménienne est au bord de l'émeute quand elle apprend que Polyeucte risque la peine de mort ! C'est Albin qui avertit Félix du danger imminent :

*Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.*

(Acte III,5)

Ainsi, même devenu chrétien, renégat et criminel, Polyeucte reste pour son peuple sa dernière espérance et le sang de ses rois : il demeure pour son peuple le dernier représentant de l'ex-royaume d'Arménie qui, peut-être un jour... ?

La foi comme drapeau

On le sait depuis longtemps, et surtout depuis les guerres d'indépendance, combien la religion peut être instrumentalisée par des mouvements politiques et/ou militaires pour fédérer plus facilement la population autochtone dans une dynamique d'insurrection, afin d'abattre le joug du colonisateur et imposer un nouvel état indépendant. Certes, Polyeucte se préoccupe bien plus de son salut personnel que de l'avenir du peuple arménien. Mais son recours soudain à la religion chrétienne, honnie des Romains, n'est-il pas aussi une tentative pour se racheter, se laver de sa lâche compromission avec l'occupant auquel il s'était affidé jusque dans sa vie la plus intime (à travers son mariage avec Pauline) ? N'y a-t-il pas dans ce geste désespéré – puisque voué à la mort – une manière d'affirmer haut et fort son rejet de l'autorité impériale et d'appeler le peuple arménien à l'insurrection ?

Pour donner à lire (voir et entendre) dans le spectacle à venir cette dimension (dé)colonialiste sans autre commentaire, je « racialiserai » très clairement la distribution, séparée en deux : d'un côté, les « Romains » à la peau blanche (Félix, Pauline, Sévère, Alin) ; de l'autre, les « Arméniens » à la peau noire (Polyeucte, Néarque, Stratonice). Pourquoi noire ? Pourquoi ne pas engager des acteures qui pourraient « faire arménien.nes » ? Très simplement pour éviter tout réalisme : les Arméniens ne sont pas plus noirs que la Méliâtre de Corneille n'est arménienne : c'est ici un Orient de pure convention. L'avantage aussi de la « négritude » est de renvoyer immédiatement à notre imaginaire collectif et à notre propre histoire coloniale française. Cette « racialisation » de la distribution suffira amplement pour que la métaphore travaille toute seule...

Quelques pistes pour le spectacle à venir

mars 2025

L'éloquence comme combat

« *Dire, c'est faire* » – pour reprendre la célèbre formule du linguiste John Austen. C'est bien sûr la base de tout texte théâtral qui se respecte : sur scène, on parle pour agir : pour convaincre, séduire, émouvoir l'autre personnage en face, pour le manipuler, l'écraser, l'évincer, le soudoyer, etc. La tragédie française a poussé l'axiome jusqu'à son paroxysme, quand il n'y a grossso modo plus d'autre action que la parole elle-même, plus d'autre situation que le fait de pouvoir se parler encore (et parfois si difficilement !). *La Bérénice* de Racine en est sans doute l'exemple ultime.

Corneille a été éduqué chez les Jésuites, pour qui l'art oratoire est un pilier de la pédagogie. On sait qu'il excellait en la matière, et ses personnages développent à leur tour une éloquence rare, aussi brillante qu'efficace – au sens fort du terme : car tout dialogue chez Corneille est un duel contre l'autre (et contre soi-même). Les mots servent à toucher, la pensée à combattre : tout est rapport de forces entre deux êtres au plateau (même dans une scène d'amour).

Cela implique un jeu absolument *au présent* : tout en respectant rigoureusement le cadre, l'artificialité et la contrainte de l'alexandrin (mais sans jamais surtout en boursoufler le lyrisme !), il s'agit de le « parler » et de penser dans le pur présent de la situation, dans la nécessité instantanée du duel. D'où un indispensable travail sur la langue millimétrique pour lui rendre in fine toute sa vivacité d'esprit et de combat, pour que la pensée ait l'air de s'inventer en direct sous nos yeux et nos oreilles. L'enjeu est aussi évidemment démocratique : il s'agit, sans jamais rabaisser le niveau d'exigence, de permettre à quiconque (et même, et surtout les personnes, jeunes et adultes, qui n'ont aucune familiarité avec le théâtre et la langue du 17ème) de rentrer le plus facilement possible dans le présent et le plaisir de la représentation. Et mon expérience passée en la matière m'a mainte fois prouvé que « ça marche » !

Cet art oratoire est bien loin de nous aujourd'hui, même si l'éloquence intéresse à nouveau l'école républicaine en tant que technique d'argumentation et d'exercice à l'esprit critique. Mais il demeure une pratique toujours indispensable aux avocats, qui s'y exercent durant leur formation au barreau avec, pour certain.es, un brio formidable. Assister (comme je l'ai fait jadis et comme j'aimerais le refaire avec l'équipe de *Polyeucte*) au fameux « Concours de l'éloquence » (où chaque lundi deux avocat.es s'affrontent en duel sur un sujet donné un peu à l'avance, avec éliminatoires et concours final) est aussi jouissif que plein d'enseignement pour nous, les « gens de théâtre ». J'ai lancé aussi quelques pistes pour pouvoir rencontrer bientôt et interroger des enseignants en la matière oratoire.

Du barreau à la savate

L'éthique cornélienne est, disais-je plus haut, une exhortation au duel pour atteindre à la maîtrise de soi. Force et agilité, agressivité et self-contrôle sont aussi les enjeux essentiels de tout art martial et sport de combat. Quoiqu'entièrement néophyte en la matière, j'aime parfois regarder des matchs de « savate », c'est-à-dire de boxe française où l'on frappe dur, certes, mais où l'élégance, le *fair play* et la vivacité restent de mise. J'aimerais pouvoir proposer à mes acteuriices un training approfondi basé sur cette technique pour, « l'air de rien », entraîner les corps et les cerveaux à savoir répondre vite et fort et élégamment à l'attaque de l'adversaire... Cela apportera aussi une belle « colonne vertébrale » et une « respiration » commune à l'ensemble de l'équipe artistique. À suivre...

L'antichambre

La tragédie de *Polyeucte* se conforme bien sûr aux règles des trois unités (les cinq actes doivent se dérouler dans un même espace, sur une seule journée, au fil d'une seule situation principale) que Corneille a finalement adoptées après la fameuse « querelle du *Cid* ». Le lieu de l'action doit donc être polyvalent : à la fois privé et public, il peut s'y tenir des conversations personnelles voire confidentielles mais aussi des entretiens politiques voire officiels. Nous sommes à l'intérieur du palais, où s'exerce le pouvoir et se manigacent les intrigues. Un espace coupé, protégé du dehors, là où s'agitent les sbires de la politique, là où grouille la « populace », là d'où vient la menace : d'un renversement de pouvoir, d'une guerre, d'une émeute.

Le travail n'a pas encore commencé avec mon fidèle scénographe, Raymond Sarti. A quoi ressemblera notre « antichambre » ? Juste un vaste espace officiel quasi vide, recouvert de mur à mur de moquette (rouge : couleur du sang et du pouvoir ?) ; encadré sur ses quatre côtés (l'avant-scène comprise) par des chaises toutes identiques et bien alignées, qui pourront servir autant à un entretien en privé qu'à une conférence improvisée (en les disposant alors en rangs) ? Au centre de l'espace, sur un piédestal protégé par quatre petits poteaux (« de guidage ») dorés et leur cordes de velours rouge, trône une immense colonne romaine en marbre blanc démesurément haute. A son sommet (à 4 ou 5 mètres), le buste de l'empereur Décie, qui domine tout l'espace, qui écrase de toute sa puissance les hommes et les femmes qui (se) débattent à ses pieds.

Dans cet espace officiel, feutré et aseptisé par l'omnipotence de la dictature impériale, tout ce qui fonde l'ordre (conjugal, familial, politique, religieux, etc.) va exploser en vol : un mari va trahir sa femme et sa foi en se métamorphosant en « terroriste », une jeune femme va rejeter son pleutre de père qui défend plus sa carrière que sa famille, un amant abandonné deux fois va entreprendre de sauver son rival et défendre les chrétiens. Bref, chacun à sa manière va déroger à l'autorité impériale. L'ordonnance lisse de cette antichambre volera peu à peu en morceaux sous les coups de cette transgression à répétition : chaises renversées, moquette retournée, colonne de Décie ébranlée (?).

Jouer à la vie à la mort

Car cette pièce est folle, alignant coups sur coups de théâtre, jetant ces hommes et ces femmes dans des situations paroxystiques et insurmontables. Ce qui est passionnant chez Corneille, c'est ce mix à la fois de tenue si rigoureuse (de l'écriture, du cadre, du contexte historico-politique) et d'énergie transgressive à la limite du scandale. Car la conversion de Polyeucte au christianisme si soudaine et sa radicalisation si violente sont insensées et insupportables ; le choix que fait Pauline de défendre coûte que coûte son terroriste de mari est dingue ; la paranoïa de Félix, tellement miné par la peur de son chef et la hantise d'un complot contre lui, est désarçonnante ; l'amour fou de Sévère et Pauline - assumé quoique non consommé - est bien peu « moral » ; la tentative de Polyeucte de « donner » sa femme à son ex-amant est carrément choquante ; les propos de Sévère sur la religion comme « opium du peuple » (tout est là !) sont ahurissants (au point où Corneille coupera plus tard ce passage pour le moins délictueux) ; et l'épidémie de conversions finale est juste ahurissante (quoique logique) !...

Cette pièce est folle et follement belle, où se tissent avec un art consommé de la dramaturgie questions intimes, politiques et métaphysique, où des situations survoltées et souvent bouleversantes donnent à penser à notre humaine humanité. Car si cela pense haut et fort, c'est en toute émotion : car il n'est question ici que d'amour entre les hommes et les femmes, entre un père et sa fille, amour à la fois profond et insupportable quand il entrave l'expression de notre liberté.

Cela réclame bien sûr des acteurs, des actrices de haute voltige : qui aient toute la dextérité et l'intelligence pour « parler » Corneille comme si c'était notre langue à nous, aujourd'hui ; pour être dans la maîtrise du vers et dans le pur présent du jeu, de la répartie, de l'attaque – avec toutes les ruses de l'éloquence et de la mauvaise foi ; pour être dans le concret des mots et des sensations ; pour faire entendre tout l'humour, l'ironie qui irriguent ce texte, avec ses jeux de mots quasi lacaniens (comme *Je dépendais d'un père ! / Ô père qui me perd et me désespère...* - Acte II,2) ; pour incarner ces êtres pétris de chair et de sang, habités par toutes les contradictions qui font notre humanité et cherchant à tout prix comment dépasser l'angoisse et trouver la paix...

Mais à quel prix ?



©Jean-Michel Basquiat



©Jean-Michel Basquiat

THEÂTRE SUR PAROLES

Direction artistique

François Rancillac

06 08 76 47 48

rancillac.fr@gmail.com

Direction adjointe

Marie Leroy - 06 50 44 59 24

theatresurparoles@gmail.com

Administration de Production

Cécile Graziani - 06 03 64 08 11

prod.theatresurparoles@gmail.com

La Strada et Compagnie - Relations Presse

Catherine Guizard

06 60 43 21 13

lastrada.cguizard@gmail.com